

**8 au 14 juin 2018/ Marianne
JEAN-CLAUDE MICHÉA
"IL Y A UNE DIMENSION 'SOCIALISTE' AU FOOTBALL
VÉRITABLEMENT CRÉATEUR"**

Capable de citer Cruyff et Platon dans la même page, le philosophe aime et pense le football. S'il se montre parfois nostalgique du beau jeu offensif, il défend néanmoins ce qui représente à ses yeux "l'une des formes les plus élaborées de la culture populaire". Ses écrits sur le ballon rond reparaissent dans une nouvelle édition

Marianne : Dans quel état êtes-vous, à quelques jours de l'ouverture de la Coupe de monde de football en Russie ?

Jean-Claude Michéa : Disons que je suis dans l'état de quelqu'un dont le football reste toujours le sport préféré, mais qui n'attend plus du tout ce rendez-vous traditionnel des amoureux du people's game avec la même impatience et le même enthousiasme qu'autrefois. Il faut dire que mes premiers souvenirs de la Coupe du monde remontant au Mondial suédois de 1958 - autrement dit, au Brésil de Pelé et de Garrincha et à la France de Fontaine et de Kopa - j'ai toujours eu tendance à mettre la barre un peu haut ! La subordination grandissante de l'univers du football moderne, et notamment de ses institutions dirigeantes (FFF, UEFA, Fifa, etc.) à la logique du calcul marchand - et la médiatisation outrancière qui en est la conséquence inévitable - a fini par faire perdre à ce sport populaire une très grande partie de sa magie originelle. C'est d'ailleurs le constat qu'effectuait déjà, en 1995, le grand écrivain uruguayen, et grand aficionado, Eduardo Galeano. «A mesure que le sport s'est transformé en industrie, écrivait-il, il a banni la beauté qui naît de la joie de jouer pour jouer. En ce monde fin de siècle, le football professionnel condamne ce qui est inutile, et est inutile ce qui n'est pas rentable. » Bien entendu, cela ne nous empêchera probablement pas, lors de ce prochain Mondial russe, de connaître encore de vrais moments de bonheur et peut-être même quelques séquences de jeu inoubliables. Mais ce qui est certain, en revanche, c'est que le record de Just Fontaine (13 buts en six matchs) n'y sera pas battu.

Quelle réflexion vous inspire la somme astronomique - plus de 1 milliard d'euros par saison - que coûtent désormais les droits de diffusion de la Ligue 1 en France ?

C'est bien la confirmation de ma thèse sur la soumission croissante des instances dirigeantes du football professionnel au règne du profit. Je suis certain que, si l'on avait proposé 3 milliards d'euros à ces instances dirigeantes pour qu'aucun match de Ligue 1 ne soit diffusé ailleurs qu'en Chine ou aux Etats-Unis, ils auraient accepté avec encore plus

d'enthousiasme ! N'oubliez pas qu'en 2014 l'immonde Frédéric Thiriez - alors président de la ligue professionnelle (et ancien militant rocardien !) il avait fait rétrograder le petit club de Luzenac qui venait d'accéder à la Ligue 2 grâce à ses seules qualités footballistiques - en septième division pour le punir de ce crime ! Il ne supportait pas qu'une équipe de « ploucs » (Luzenac compte 550 habitants) ait le droit de troubler l'entre-soi des clubs les plus riches. Je crois qu'on ne peut pas trouver meilleur exemple de ce qu'est devenue aujourd'hui la mentalité des dirigeants du football professionnel français...

Etes-vous sensible à la spécificité d'une Coupe du monde des nations qui fait s'opposer des équipes où les joueurs sont liés par un sentiment d'appartenance à leur équipe d'une autre nature que celui qui les lie à leur club ?

Comme le disait encore Eduardo Galeano, «quand j'assiste à du bon football, je remercie pour ce miracle en me fichant pas mal que ce soit tel club ou tel pays qui me l'offre ». Telle est la maxime constante de tout véritable aficionado. Quant au « sentiment d'appartenance » censé lier les joueurs d'une équipe, je ne vois pas pourquoi il serait «nécessairement» plus développé dans une sélection nationale que dans le club auquel ils appartiennent. Dans la mesure, en effet, où le joueur professionnel tend à devenir un simple «mercenaire» - et le système capitaliste encourage évidemment cette triste évolution -, son premier souci est forcément de se vendre au plus offrant. Il me paraît dès lors beaucoup plus logique d'en conclure qu'il se sentira toujours plus lié au club qui le salarie qu'à sa propre sélection nationale (dans laquelle il risque, de surcroît, de se blesser « inutilement »). Sauf, bien entendu, s'il a de bonnes raisons de croire que le fait de briller dans cette sélection lui permettra d'accroître encore sa valeur marchande et donc de signer dans un club encore plus fortuné (la Coupe du monde devenant, pour les businessmen des clubs les plus riches, une simple occasion de faire leur marché). Il n'en va pas de même, en revanche, quand on se place du point de vue des spectateurs, et c'est peut-être ce que vous vouliez souligner... Dans la mesure, en effet, où le système capitaliste a une sainte horreur des frontières et des limites (Marx a été l'un des premiers à mettre ce fait essentiel en évidence), les matchs de la sélection nationale constituent, pour les classes populaires, l'une des dernières occasions «officielles» qui leur restent de «faire société» autrement que sur les bases purement individualistes de la logique marchande et du droit libéral politiquement correct. Mais, que je sache, c'est déjà le cas, en général, des matchs de clubs eux-mêmes (songeons, par exemple, à la ferveur populaire, parfois quasiment religieuse, qui entoure des clubs comme le Barca, Naples, Liverpool ou Marseille). Je ne vois donc pas de raison philosophique majeure, étant donné ce que ce sport est en train de

devenir, d'opposer de façon aussi tranchée football de clubs et football des nations.

Vous revenez souvent sur l'arrêt Bosman de 1995. Pourquoi serait-il l'événement qui aurait fait basculer l'histoire du football européen dans une autre dimension ?

Avant l'arrêt Bosman, dont je rappelle qu'il a été imposé à l'UEFA - au nom de la « concurrence libre et non faussée » - par les oligarques bruxellois et les lobbies financiers et industriels qui les « conseillent », les clubs professionnels avaient le droit de ne s'acheter que trois vedettes étrangères. Ce qui, d'une part, garantissait entre les différentes équipes européennes une certaine égalité - le palmarès des coupes d'Europe en témoigne - et, d'autre part, obligeait ces clubs à privilégier le recrutement interne et la formation des jeunes (politique qui, elle-même, contribuait donc à pérenniser leur style de jeu et leur identité historique). Un quart de siècle plus tard, nous pouvons mesurer les effets désastreux (et qui étaient pourtant entièrement prévisibles) de cette dérégulation néolibérale : l'apparition d'un football européen à deux vitesses, dans lequel seuls les clubs les plus riches peuvent à présent espérer emporter coupes et championnats ; l'inflation délirante du salaire des vedettes de ce sport (lesquelles appartiennent désormais de plein droit au monde de l'élite et du show-biz) et le développement corrélatif d'une bulle spéculative qui finira tôt ou tard par éclater ; et, last but not the least, le triomphe toujours plus prononcé de l'esprit mercantile au détriment de tout ce qui subsiste encore de l'ancien esprit sportif. Et le plus drôle dans toute cette histoire, c'est que cette opération néolibérale aura été légitimée d'un bout à l'autre par la gauche et l'extrême gauche françaises au nom de l'indispensable disparition de tous les « murs » et de toutes les frontières !

Quand vous évoquez une dynamique contemporaine de « la logique marchande pour écorner l'essence du football », vous sous-entendez que quelque chose résiste à la liquidation totale de cette « essence ». Que voulez-vous dire ?

La puissance de récupération du système capitaliste est, comme on le sait, sans égale. Songeons par exemple aux quartiers du centre et de l'Est parisiens que ce système a peu à peu réussi à vider de toute leur substance populaire pour n'en garder que la simple apparence et le décor à la Amélie Poulain. C'est donc clairement un destin analogue qui attend le people's game. Pour autant - et aussi longtemps que le football restera un sport collectif et que l'amour du beau jeu continuera à animer la plus grande partie du public populaire -, le capitalisme devra encore lever bien des obstacles avant de transformer intégralement ce sport en une simple variante hollywoodienne d'un nouveau rollerball, sur fond de coupures publicitaires incessantes et de pom-pom girls déchaînées. C'est

d'ailleurs pourquoi - observait Galeano - « on voit encore sur les terrains, très rarement il est vrai, un chenapan effronté qui s'écarte du livret et commet l'extravagance de feinter toute l'équipe rivale, et l'arbitre, et le public dans les tribunes, pour le simple plaisir du corps qui se jette dans l'aventure interdite de la liberté ». Quelle que soit la rapidité avec laquelle le rouleau compresseur libéral progresse dans le monde entier, il reste donc, en réalité, d'innombrables zones d'autonomie populaire à défendre. Ou, en d'autres termes, de zones que la logique du capital n'a pas encore réussi à soumettre entièrement à ses lois destructrices. Vivant moi-même, depuis maintenant deux ans, au cœur de la France «périphérique», rurale et abandonnée à elle-même - loin de tout commerce et de tout transport en commun -, c'est une vérité que j'ai tous les jours devant les yeux.

Vous êtes très critique à l'égard du style défensif, qui irait contre « la beauté du jeu». Mais il peut y avoir une beauté de la pugnacité défensive...

Je n'ai naturellement jamais soutenu qu'un geste d'attaquant (par exemple un dribble) était par essence plus « noble » qu'un geste défensif (par exemple un tackle) ! Ni d'avantage nié, c'est encore plus évident, la nécessité du moment défensif. Il est clair, en effet, que, dès qu'une équipe a perdu le ballon, elle doit aussitôt s'organiser collectivement pour le récupérer le plus vite et le plus haut possible, et donc passer instantanément en mode défensif. Dans ce que Rinus Michels (l'entraîneur du grand Ajax des années 70) appelait le «football total» - football qui recoupe sur de nombreux points celui de Gusztav Sebes ou de Pep Guardiola - ce sont même tous les joueurs de l'équipe - qu'ils soient défenseurs, milieux ou attaquants - qui devaient se sentir concernés en permanence par cette double nécessité de défendre, quand le ballon avait été perdu, et de repasser en mode offensif quand il avait été récupéré.

A quel point cette opposition entre jeu d'attaque et jeu de défense est-elle si importante à vos yeux ?

Lorsque - à la suite, entre autres, de François Thébaud et des fondateurs du légendaire Miroir du football je parle de « football offensif », ce n'est pas pour remettre en question ce rôle essentiel du moment défensif et des gestes, ou combinaisons techniques, dans lesquels il s'incarne habituellement. C'est, avant tout, pour caractériser une certaine philosophie du football (philosophie qui peut d'ailleurs elle-même s'exprimer, au sens spinoziste du terme, dans plusieurs systèmes de jeu, lesquels peuvent à leur tour varier au cours d'un même match). On dira donc d'une équipe qu'elle pratique un football «tourné vers l'offensive» (ou, si l'on veut, « socialiste ») lorsque chaque fois qu'elle entre sur le terrain, c'est avec l'intention première de « faire le jeu » et de marquer le

plus de buts possible. Ce qui implique, entre autres, que le jeu de passes qui constitue dès lors sa marque de fabrique, loin de trouver sa fin en lui-même (la possession du ballon risquant alors de se révéler stérile) doit avoir pour objectif permanent de rendre à tout moment possible - en privilégiant notamment les « une-deux », le jeu « en triangle » et les « transversales » destinées à « renverser le jeu » - le déclenchement continu d'« attaques placées », autrement dit collectivement construites. Philosophie qui suppose, bien entendu, un certain nombre d'automatismes collectifs (on dit ainsi de certains joueurs qu'ils peuvent se trouver « les yeux fermés ») et qui exige ainsi, en amont, un entraînement spécifique (comme les célèbres séances de « tild-taka » mises au point par Johan Cruyff). Une équipe défensive, au contraire, entrera toujours sur le terrain avec le souci prioritaire de ne prendre aucun but (là où Sebes avait coutume de dire : « Peu m'importe que mon équipe prenne cinq buts si elle en marque six »). Quant à la nécessité de marquer au moins un but (il le faut bien, si le score idéal - comme le soutenait à l'inverse, Georges Boulogne, l'un des théoriciens les plus radicaux de ce football « réaliste » - « c'est la victoire par 1 à 0 »), elle ne peut reposer, du coup, que sur trois cas de figure : le contre qui consiste à profiter d'une erreur adverse, mais qui, de ce fait, ne peut être programmé à l'entraînement ; l'exploit individuel - par définition peu fréquent et qui, de surcroît, est encore moins programmable ; et enfin les coups de pieds arrêtés qui eux, en revanche, peuvent faire l'objet d'un entraînement particulier (au besoin en apprenant aux joueurs à simuler et à tomber sur commande dans la surface de réparation adverse). Or, un tel football est incompatible avec toute notion de beau jeu et de spectacle (« le beau jeu est une utopie », prétendait même Aimé Jacquet). Deux équipes purement défensives qui s'affrontent, et dont aucune n'est par conséquent décidée - ni surtout préparée techniquement et tactiquement - à « faire le jeu », c'est presque toujours la garantie d'un match soporifique où les buts qui pourront éventuellement être marqués (ce genre de match se soldant généralement par un 0 à 0) résulteront beaucoup plus souvent d'erreurs défensives que d'attaques réellement « placées ». Or, c'est malheureusement ce dernier type de matchs soporifiques que la soumission croissante au culte du résultat et à l'esprit de calcul qui en découle, encourage par définition. Il suffit de regarder la Ligue 1 !

Pouvez-vous revenir sur une de vos formules, quand vous soulignez « la dimension socialiste de tout football véritablement créateur » ?

On doit l'expression de « football socialiste » à Gusztav Sebes, l'entraîneur de la mythique équipe hongroise des années 50 (Bill Shankly, le non

moins mythique entraîneur de Liverpool, la reprendra d'ailleurs à son compte quelques années plus tard). En forgeant cette expression, Sebes entendait avant tout souligner le lien «dialectique» qui doit nécessairement exister entre l'organisation collective d'une équipe pratiquant un «vrai» football - dont la maîtrise du jeu de passes constitue, par définition, le ciment privilégié - et la créativité de chaque joueur individuel, laquelle trouvait précisément sa condition première, selon lui, dans ce système de déplacements continuels de chacun par rapport à tous (on reconnaît bien sûr ici l'essentiel de ce *passing game* que les clubs ouvriers écossais avaient inventé à la fin du XIXe siècle et que Jimmy Hogan avait transmis, au cours des années 20, aux équipes d'Europe centrale). Il est bien évident, par exemple, que sans le génie de Xavi et d'Iniesta, Leo Messine serait certainement jamais devenu le joueur extraordinaire qu'il est aujourd'hui (de même que Just Fontaine, comme il le reconnaissait lui-même, n'aurait jamais pu marquer autant de buts sans la présence de Kopa). C'est pourquoi, selon l'entraîneur hongrois, il était parfaitement absurde, d'un point de vue philosophique, d'opposer de façon abstraite et mécanique la discipline collective et l'épanouissement individuel.

Si l'on ajoute que, pour lui, l'amour du beau jeu - avec toute la dimension de gratuité que cet amour implique - devait toujours primer sur le culte pragmatique et libéral du résultat (la victoire n'apparaissant elle-même, à ses yeux, que comme l'une des conséquences les plus naturelles de ce beau jeu), on comprend alors mieux pour quelle raison il voyait dans ce football tourbillonnant et spectaculaire une véritable école de socialisme.

□ PROPOS

RECUEILLIS PAR STÉPHANE BOU